

Pionnières du féminisme et du syndicalisme : Léa Roback et Madeleine Parent

Dossier thématique réalisé par la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le RéQEF, 2023.

Ces transcriptions sont tirées des chutes de tournage du film *Madeleine Parent, tisserande de solidarité* (2002), réalisé par Sophie Bissonnette.

LES CONFIDENCES D'UNE MILITANTE

L'art de la négociation

Judith Murray : Une question pour toute cette série d'entrevues et la dernière question de la journée. Vous négociez très bien! Ou est-ce que vous avez appris la négociation?

Madeleine Parent : D'abord, on l'apprend avec les travailleurs. Il faut les écouter, les questionner, les faire s'ouvrir sur leur condition pour savoir de quoi ils ont besoin. Deuxièmement, il faut aussi lire des textes, lire d'autres conventions collectives ailleurs et dans des industries comparables s'il y en a. Mais là il y avait pas beaucoup d'exemples. Et connaître la loi pour savoir quelles sont les limites, qu'est-ce qu'on peut exiger. Mais aussi, j'ai commencé en suivant Kent qui était le négociateur en 43. Je l'ai suivi parce qu'on avait d'autres usines à part de la Dominion Textile et rendu en 44, il dit : « Bon, bien là, on a assez de travail en Ontario et ailleurs, tu vas t'occuper de la négo au Québec ». Ce que j'ai fait. Et avec la collaboration des comités dans les usines, ça a très bien marché. Mais une chose qui surprenait toujours les travailleuses et les travailleurs, qui n'avait pas négocié avant, c'était l'ignorance des patrons. Ils se disaient « Mais, ils sont pas aussi intelligents ou renseignés qu'on le pensait. Qu'est-ce qu'ils font là ? Mais ils ont toujours été protégés, vous les avez pas vus. Maintenant vous les connaissez un peu ». Mais c'était une grande surprise. Et en même temps, ça leur donnait confiance en eux. Dire qu'ils étaient pas si bêtes que ça, parce qu'ils pouvaient voir les failles dans ce que les employeurs disaient. Puis quand les employeurs mentaient ou quelque chose puis qu'on les exposait, bien là ils venaient à les mépriser. Mais c'était des expériences intéressantes.

On avait toujours beaucoup de discussions, comités, avant... et d'abord avec les membres pour choisir les demandes, pour faire élire les comités qui soient représentatifs. Et ensuite, avant d'aller rencontrer la compagnie, et après pour qu'ils soient bien, bien au courant de ce qu'il y avait. Alors les patrons pouvaient pas leur passer des cigares, vous comprenez? Ils se sentaient satisfaits.

JM : Mais pour négocier, il faut aussi avoir l'esprit assez logique.

MP : Oui, oui. Et puis il faut être comme disent les jeunes aujourd'hui, « cool ». Il faut pas s'énerver ou se fâcher à la première provocation. Ça veut pas dire qu'on se fâche jamais. Des fois, c'est nécessaire. Mais faut que ce soit. Il faut que ce soit nécessaire. Il ne faut pas que ce soit par tempérament. Et pour une femme encore plus, c'est moins pardonné si on

fait des colères et que... qu'on va en sentier inconnu. Il faut être préparée. Il faut être logique. Il faut suivre et il faut pas perdre son froid... sa froideur. Mais c'est très intéressant.

JM : Merci!

La veillée d'armes

Françoise David : D'abord, je voudrais te dire, Madeleine, que quand Sophie m'a demandé de jouer le rôle d'intervieweuse avec toi aujourd'hui, j'étais très contente. Pas tellement parce que je veux absolument te tirer les vers du nez comme je te dis, mais d'une part parce que, moi qui suis assez peu croyante dans tout ce que je ne vois pas devant mes yeux, j'ai quand même trouvé qu'il y avait une sorte de symbole de se rencontrer à deux jours du commencement de la Marche mondiale des femmes, en tout cas pour les femmes québécoises. Et je me suis dit c'est un peu comme si je venais faire ma veillée d'armes avec Madeleine. Moi, quand j'étais dans les guides, jeunes, là, on parlait de ça, les veillées d'armes avant la promesse et les grands engagements, tu sais. Et j'ai gardé ce vocabulaire et je me disais « Je suis contente de venir faire ça avec Madeleine Parent, qui est la femme que j'admire le plus au monde » et qui est pour moi une sorte de modèle dans la générosité, dans le fond, dans le dévouement, dans l'intelligence politique aussi.

Alors ça, c'est en fait, je suis censée t'interviewer, là, mais là, c'est moi qui ai envie de te dire que je suis très, très contente de pouvoir dire « Deux jours avant cette marche, j'étais avec Madeleine ». Toi, tu en as connu pas mal des veillées d'armes aussi, je suis certaine. Dans le fond, avant de commencer par « comment tu es devenue militante », moi je voudrais te demander quand toi tu étais à la veille de connaître des grands moments – mais des grands moments, c'est pas toujours des moments dont on est sûrs qui vont être heureux, c'est des grands moments de vie militante, à la veille d'une grève par exemple, ou à la veille d'une lutte importante ou d'une décision importante d'un gouvernement – comment tu te sentais en général ?

Madeleine Parent : D'abord, je dois dire que tu es bien généreuse. Il faut dire que à la veille d'une grève, très souvent, je passais la nuit pas chez nous et pas dans un endroit où la police pourrait me trouver avant la grève. C'était soit chez des travailleurs ou dans un autre endroit, assez proche de la grève. Et je dormais pas très bien. Mais comme pour toute journée où il faut être sur le qui-vive tout le temps et se servir de ses moyens pour aider les gens, je dormais quand j'avais une chance. Et pour le reste, j'imaginai un peu ce que ce qui allait être la stratégie de la compagnie et de la police, et qu'est-ce qui se passait et comment nous on s'y prendrait.

FD : Étais-tu anxieuse?

MP : Oui, j'étais anxieuse.

FD : C'est toujours stressant.

MP : Oui, oui. Ah oui.

FD : Avais-tu l'impression de porter une grosse responsabilité sur tes épaules ?

MP : Jusqu'à un certain point, oui. C'est toujours une grosse responsabilité quand il s'agissait d'une grève. Parce que je pensais à nos membres qui avaient pris la décision. Mais c'est eux qui mettaient leur emploi en jeu. Si nous perdions, ils pouvaient tout perdre et être aussi sur une liste où on ne voudrait pas les embaucher dans l'industrie plus tard. Je pense à ceux qui, avant que nous arrivions, faisaient des grèves dans l'industrie du coton. Et

si la grève était perdue, ou n'était pas gagnée en tout cas, même s'il y avait des concessions qui partaient pour les États-Unis parce que personne au Canada les aurait embauchés. Et il faut penser à ça.

FD : Ça veut dire que même si la décision d'avoir fait cette grève était collective, c'est sûr que ce n'est pas toi qui l'avais prise toute seule, évidemment, le fait même d'être une des organisatrices syndicales, donc évidemment probablement d'avoir quand même travaillé à la construction de cette grève, tu devais te dire probablement « eux, si on perd, ils perdent tout. Moi, j'ai encore ma job d'organisatrice syndicale ». Mais en même temps, on se sent terriblement responsable.

MP : Absolument. Absolument. C'est eux qui mettaient tout en jeu et dans le cas des hommes, il y avait la famille et dans le cas des femmes, il y avait aussi la famille où elles étaient seules et assez pauvres, alors elles mettaient tout ça en jeu. En d'autres mots, il fallait absolument que les membres comprennent l'enjeu principal et soient bien d'accord. Et moi, je me rappelle des grèves plus récentes, dans lesquelles j'ai été avec des femmes immigrantes dans le Grand Toronto ou dans d'autres villes industrielles, et je leur demandais pas de faire la grève. On faisait le rapport. Et on disait « Vous avez deux choix, soit de signer cette convention collective que nous avons négociée ou de faire la grève. Si vous ne faites ni l'un ni l'autre, il n'y a plus de convention collective parce qu'elle finit maintenant. Mais c'est vous qui allez décider. Et si vous décidez. Il ne faut pas vous attendre de régler ça dans un mois. Une fois parti, il faut aller jusqu'au bout. Parce que la laisser tomber, c'est le désastre ». Alors quand la grève s'allongeait, passé le premier mois, des fois passé le deuxième, passé le troisième mois, les travailleurs et les travailleuses ou les femmes se rappelaient entre elles : « Tu sais que... on savait que ça pouvait être comme ça. Et on s'est engagé à ne pas casser la grève. Il faut l'amener jusqu'au bout ». Et elles se le disaient entre elles.

FD : Hmmmm. Ça veut dire ça que toi, comme leader, parce que tu en étais une, même si tu portais pas toute seule le poids des décisions, ça veut dire que toi tu trouvais que c'était important d'être très au clair avec les femmes ou les hommes, sur les enjeux, sur les risques. Pour toi, c'était important d'avoir cette espèce de transparence complète et totale et de ne pas embarquer les gens dans quelque chose dont ils ne savent rien.

MP : Justement, ça c'est le chemin des bureaucrates. Et c'est désastreux. Et c'est humiliant pour les travailleurs et réducteur. Mais plus tu leur expliques ce que tu penses, ce que tu en sais, que tu ouvres ça pour discussion et débats, alors plus... quand ils posent un geste comme ça, ils sont convaincus et ils comprennent que c'est leur...

FD : Dans le fond, Madeleine ce que j'entends beaucoup quand tu me dis ça et ça, je trouve que c'est toi tout complet, c'est tu crois dans l'intelligence des gens, tu crois dans leur capacité de jugement. Puis dans le fond, tu fais appel à ce qu'il y a de meilleur dans les gens. Parce qu'on sait qu'il n'y a pas que le meilleur, hein. Malheureusement on sait qu'il y a le pire : la barbarie, il y a les génocides, il y a les guerres, il y a la mesquinerie quotidienne. Mais toi, ton pari, c'est de faire appel au meilleur puis de faire appel aussi à l'intelligence. Donc en fait, à mon avis, t'es la leader la moins démagogique que je connaisse.

MP : Bien, il y en a. Mais ils n'ont pas une grande publicité. Parce que si on regarde les grands médias, ils ont l'habitude de parler des stars ou des grands chefs du mouvement syndical. Et il y en a quelques-uns qui sont bons. Et malheureusement, il y en a plusieurs qui sont des bureaucrates et qui vraiment ne disent pas la vérité aux gens. Ils veulent les contrôler et à moment-là, c'est très dangereux parce que s'ils contrôlent, c'est plus facile pour eux de faire affaire directement et tout seul avec le patronat.

Une force intérieure et l'éveil des consciences

Françoise David : T'as jamais, jamais - je m'attends un peu à ta réponse – mais t'as jamais regretté? Tu t'es jamais dit en te levant un seul matin « Mon Dieu, au fond, j'aurais pu avoir une vie tellement plus simple ». Est-ce que le doute t'a déjà effleuré ?

Madeleine Parent : Non, jamais. Jamais.

FD : Je le savais! Vraiment jamais?

MP : Non, jamais. D'abord, ma famille était très réfractaire à ce que je voulais faire. Et j'ai épousé un étudiant de l'Ouest du Canada qui était dans le mouvement des étudiants où j'étais moi aussi. Et même si j'ai continué d'aimer mes parents, c'était une affirmation d'indépendance aussi. Et c'était pour être capable d'assumer les problèmes que la militance présentait. Mais ça ne m'a pas fait penser que c'était un tort de continuer de militer. Et si on prend Duplessis, j'aurais jamais voulu être comme lui, évidemment. Alors... et les gens avaient besoin, même s'ils ont passé des moments très très durs.

Par exemple pour la grève de Lachute. Les circonstances étaient très, très difficiles. Et comme Duplessis avait pris comme une défaite personnelle notre victoire à Valleyfield, il était bien décidé qu'il mettrait tout, tout en branle pour que Lachute soit une défaite pour les travailleurs. Et il l'a fait! Et quand il m'arrêtait – je pense j'ai été arrêté à peu près cinq fois – c'était... il me gardait en prison plus longtemps que c'était nécessaire. Juste pour que les ouvriers se disent : « Bon, elle est partie là ». Et quand Kent est allé – il n'est pas allé au début parce que c'était ma responsabilité, il faisait du travail d'organisation en Ontario – mais dès que j'ai été arrêtée, il est venu à Lachute et le premier matin, ils l'ont arrêté.

FD : Ç'a pas été long!

MP : Ç'a pas été long. Et ils ont gardé un bon bout de temps aussi. Mais après ça, il fallait aider les gens... d'abord à continuer jusqu'à la fin, par tous les moyens. Aller chercher des appuis et dans le mouvement syndical et ailleurs. Et à la fin, essayer de voir à ce que les gens, même dans une grève qui n'était pas gagnée, qu'ils soient réintégrés au travail. Alors il y avait toujours quelque chose à faire.

FD : Moi je comprends tout ce que tu dis. Puis mon Dieu, je te crois, parce que de toute façon tu n'as jamais changé, alors tu étais vraiment comme ça. Mais franchement, là je me dis, mais il me semble que ça a dû arriver au moins... je sais pas, mettons deux ou trois fois dans ta vie. Peut-être pas d'avoir regretté tous ces choix là, mais juste d'avoir envie pour quelques temps, comme je dis dans mon langage à moi, là, d'aller planter des tomates quelque part puis de te faire oublier? Non, tu as jamais eu un petit soupçon d'envie de ça?

MP : [rires] Non, non. Non, non. Quand je pouvais prendre des semaines de vacances, ce qui n'était pas toutes les années, mais quand il y avait pas de grève, je réussissais à les prendre, alors c'était plus relaxe, mais ça ne changeait pas mon orientation, mes projets.

FD : Bien sûr que non, mais on a le droit de militer et de prendre des vacances quand même.

MP : Oui, quand on pouvait.

FD : *Boy*, quand on pouvait!

MP : Oui. Mais tu sais, dans tout ça, les membres, il y a un groupe de membres, il y en a qui se découragent, mais il y a un groupe de membres qui sont tellement décidés et qui continuent coûte que coûte. Alors je suis pas seule.

FD : Bien sûr que non. Je sais bien, dans ta modestie, tu vas dire « Mais non, il y en avait d'autres ». Mais moi qui regarde ça et qui milite quand même depuis un certain temps, moi je vais te dire, écoute, j'en ai pas rencontré tant que ça des gens qui durant 30 ans au fond, comme tu me le dis, prennent deux semaines de vacances quand ils peuvent, entre deux grèves. C'est pas très fréquent Madeleine. Et forcément, ce qu'on se demande, c'est « Mais comment elle fait, d'où vient cette force intérieure ? ».

MP : Mais la force vient justement des ouvriers et des ouvriers qui sont convaincus. Qui... Qui... D'abord, on n'entre jamais dans une lutte sans consultation et sans décision avec tout le monde. Mais il y a généralement un groupe qui est plus convaincu que les autres et qui absorbe toutes les leçons de la situation. Et ce sont des camarades extraordinaires! Et leur sens de l'initiative en pleine lutte est extraordinaire, parce que eux et elles sont là. Ils ont travaillé, ils ont été exploités par ce patron contre qui on est en grève. Ils le connaissent et là, ils le découvrent de nouveau. Et ils sont, et ils feront n'importe quoi, toujours avec raison, ils sont pas fous. Et ils apprennent des choses, sur la..., sur leur condition, sur la société. Ils deviennent des citoyens et des citoyennes conscients et fiers. On n'est jamais seul.

FD : C'est vrai, c'est vrai ce que tu dis. Puis en plus je t'écoute et l'impression que ça me donne, c'est au fond, le moins qu'on puisse dire, c'est que c'est pas une vie plate!

MP : Non...

FD : C'est une vie où on apprend beaucoup. Je suis sûr que toi tu as appris beaucoup aussi là-dedans et c'est tout le temps une vie dans l'intensité. Tout le temps, tout le temps, tout le temps. Parce que d'une grève à l'autre, connaître des nouvelles personnes avec tout ce que tu décris, c'est une sorte de passion finalement. Non?

MP : C'est une passion. Mais tu sais, il y a aussi des périodes où c'est plus difficile d'organiser et il y avait des travailleurs, même quand on perdait, qui disaient : « Bien, on est allés aussi loin qu'on a pu, puis on avait raison ». Alors ce sont des expériences de vie pour eux, avec tous les sacrifices qu'ils ont fait et leur fierté d'avoir compris que... c'est merveilleux à voir. C'est l'éveil des gens, leur conscientisation. Je me rappelle une fois, une des campagnes, mais aux jours les plus sombres, quand il a fallu décider qu'on ferait pas la grève. Ça a été une réunion très triste de tous les militants. Et puis au bout, une des femmes m'a dit : « Bien, c'est pas rose, mais ils nous enlèveront jamais ce qu'on a appris pendant ce temps-là. Avant ça, on se faisait faire des peurs puis on vivait dans la peur. Mais on a appris bien des choses. Puis ça, ils nous enlèveront jamais ». C'est encourageant.

FD : Ce que je comprends... C'est ça... Pour toi, c'était ça la récompense. La raison d'être de toute ton action, puis ce qui toi te donnait la force de continuer, c'était d'entendre des phrases comme ça.

MP : Oui, oui.

Entretenir l'espoir

Sophie Bissonnette : Je voudrais revenir sur ce que vous disiez par rapport à pourquoi ne vous êtes jamais découragée parce que vous voyez en avant ce qu'ils avaient à gagner. Mais je vous dirais moi, quand je regarde en avant, je me décourage parce que je vois aussi ce qu'il y a à perdre!

Madeleine Parent : [rire] Bien je me voyais pas à perdre grand-chose, parce que j'avais un peu quitté ma classe de gens et j'étais avec les travailleurs et c'est ça qui importait, surtout

les femmes, les enfants qui étaient exploités et les hommes aussi qui voulaient bien travailler avec les autres pour la justice. Alors je voyais pas que j'avais tellement à perdre. Mais quand j'étais étudiante et que j'ai milité d'abord dans le mouvement pour des bourses pour les étudiants pauvres, il y avait des étudiants militants, il y en avait sur la gauche, puis il y en avait qui disaient « Oh.... Ça va changer dans cinq ans, ça va changer dans dix ans ». Je disais rien, mais j'avais connu le couvent. J'avais connu l'influence énorme du clergé sur les familles et sur les populations. Je me disais « Ils se font des histoires. Ça arrivera pas ». Et moi je savais que la lutte serait très, très longue. Et elle n'est pas finie aujourd'hui. Alors, qu'il y ait des incidents en cours de lutte, où ça allait mal, je me disais d'avance que ça arriverait, sans savoir comment ça arriverait. Alors j'étais pas découragée.

Et vous savez, on n'était jamais seuls dans une lutte, même quand elle semblait être perdue. Parce que chez les travailleurs, ils avaient un sens de l'injustice qui leur était faite et il fallait, avec eux, tâcher de retrouver espoir, de se reprendre plus tard quand ça pourrait se faire. Et ça maintenait parmi le groupe, qui n'était pas corrompu ou qui n'était pas découragés, une certaine solidarité pour la prochaine occasion. Parce qu'il y a eu des occasions importantes pour faire l'organisation, pour faire des grèves. Si on avait laissé démembrer le groupe de militants, on les aurait perdus et on n'aurait probablement pas été préparés la prochaine fois qu'il y avait occasion de lutter, de gagner quelque chose. Alors il fallait toujours garder l'espoir et encourager l'espoir, même si ça allait être long. Et il y a des travailleurs et des travailleuses qui l'ont bien compris avant moi. Par exemple à Valleyfield. J'ai fait beaucoup, beaucoup de porte-à-porte, puis il y avait les histoires contre moi, enfin, et tout, et tout. Et on parlait de lutte parce que eux, leur père, leur mère, leur grand-père, de génération en génération, depuis que l'usine était ouverte en 1874, il y avait beaucoup de grèves et ça reprenait plus tard. Et je me rappelle que très, très souvent, quand je quittais une maison après qu'on avait eu une discussion – et tout le monde était autour, le grand-père, la grand-mère si y vivaient, l'épouse naturellement, avec le travailleur ou la travailleuse avec sa famille, les enfants étaient là, c'était de la visite, tu sais – et quand ils me ramenaient à la porte d'en avant, et les petits suivaient, comme de raison, à la porte, et combien de fois est-ce que j'ai entendu dire par une femme ou un homme : « Eh bien, on va continuer. Si c'est pas pour nous, ça sera pour ces petits-là, ils endureront pas ce qu'on endure ». Alors eux aussi n'étaient pas certains d'une victoire proche. Mais ils avaient une vue d'avenir aussi, pour les enfants.